



Responsable de l'accueil au monastère des bénédictines d'Hurtebise, près de Saint-Hubert, Sœur Marie-Raphaël vit sa vocation religieuse, passionnée tout à la fois par une lecture méditée de la Bible, la poésie et l'ouverture au monde.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Sœur MARIE-RAPHAËL

« Je crois À CE DIEU DE LA RÉVÉLATION BIBLIQUE »

— **L'accueil a toujours fait partie des règles de conduite des monastères bénédictins. Mais à Hurtebise, est-ce particulièrement vrai ?**

— Cela fait partie de la règle du fondateur de l'ordre, saint Benoît. L'accueil est un travail, une manière aussi de vivre notre spiritualité. Il est vrai qu'ici, celui des hôtes est assez déployé. Et depuis une dizaine d'années, il s'est fort développé. Le monastère est un lieu de retraite pour des chrétiens et, plus largement, de ressourcement spirituel. On ne demande pas de décliner son identité religieuse. Le critère d'accueil est la recherche spirituelle du soi profond, que ce soit dans le cadre d'une religion, d'une méditation sans lien avec une religion ou de type artistique ou musical. Certaines personnes nous disent d'emblée qu'elles sont athées, qu'elles ont besoin de se retirer du monde pour un temps, et on les accueille. Par contre, on n'accepte pas ceux qui demandent d'utiliser les lieux pour un séminaire d'entreprise ou pour faire simplement du tourisme dans la région. Pour cela, il existe d'autres endroits.

— **Hurtebise est un lieu de ressourcement spirituel individuel, mais aussi de conférences, de sessions diverses...**

— Nous essayons d'être attentifs à ce qui existe comme demandes de formation chrétienne. Certaines sessions sont prises en charge par d'autres que nous. Nous invitons parfois des écrivains. Armel Job, un chrétien à la foi critique et intelligente, est ainsi venu faire dialoguer spiritualité et littérature à l'occasion de sa pièce de théâtre consacrée au premier concile de Jérusalem. Une session a été également centrée sur des auteurs de la résistance spirituelle, celle qui doit porter toutes les autres, avec des figures comme Etty Hillesum, Christian de Chergé, le prieur de Tibhirine. Ou Marie Noël qui, dans ses écrits poétiques, résiste à une ambiance d'étouffoir de la vraie foi.

— **Vous aimez cette littérature spirituelle ?**

— Bien sûr, et personnellement, je creuse beaucoup les psaumes. J'y repère là aussi cette forme de résistance à l'oppression par la louange, un dialogue, une tension permanente entre la plainte et la louange, ces deux pôles de la prière.

— **Vous écrivez aussi ?**

— Je suis tombée dans la poésie quand j'étais très jeune et elle ne m'a jamais quittée : l'amour des mots et cette recherche des mots justes pour dire ce que je ressens et perçois. J'ai un peu lâché cela quand je suis rentrée au monastère, mais c'est revenu ensuite comme quelque chose qui s'imposait, même dans la prière. À l'instar d'une bulle qui émerge à la surface de l'eau à la fin d'un long travail

de gestation, si bien que mes poèmes sont très brefs. La poésie propose une certaine façon de regarder le monde. Une sensibilité particulière. J'apprécie des poètes comme le moine français Gilles Baudry ou l'Alsacien d'origine juive Claude Vigée.

— **Le monastère n'est pas en vase clos, mais se veut ouvert aux préoccupations du monde...**

— Cette année, nous sommes attentives au thème de l'Europe. L'évêque de Metz, avec qui nous sommes en lien, nous a demandé de prier pour l'Europe à un moment où on sent des fermetures, des frilosités. L'Europe n'est pas seulement un projet politique, économique ou même culturel, mais aussi spirituel puisqu'il s'agit de construire la paix. Nous voulons, à notre niveau, jouer notre partition dans cette redynamisation comme projet spirituel. Le 26 avril, nous avons ainsi invité Herman Van Rompuy et Martin Maier, responsable des œuvres sociales européennes des jésuites. Nous voulons participer à ce travail de sensibilisation et de dialogue.

« La prière
est le centre
qualitatif de nos
journées. »

— **Est-ce que la prière, dans un monastère, n'a pas quelque chose de répétitif et parfois de lassant ?**

— Quand on vit la liturgie de manière attentive, il est possible d'éviter ce côté répétitif. Et il existe une bonne répétition, celle de textes que l'on connaît littéralement par cœur, accrochés dans sa mémoire profonde. Et le fait de chanter les psaumes procure un effet encore plus puissant dans cette mémoire. Je peux ainsi me réveiller avec un verset de psaume qui chante en moi comme un mantra pendant toute la journée.

— **Comment lire la Bible ? Ceux qui n'ont pas de formation exégétique y voient une parole très datée. N'emploie-t-on pas un peu trop vite l'expression « Parole de Dieu » ? Elle comporte aussi des textes violents, inaudibles aujourd'hui...**

— Il faut voir effectivement ce qu'on entend par « Parole de Dieu ». La mauvaise méthode est l'approche fondamentaliste, celle qui prend les choses à la lettre. La Bible doit être interprétée et lue avec intelligence. Il faut voir quel est le genre littéraire. Certains récits ressemblent à des contes dont la portée symbolique nous renvoie à nous-mêmes et révèle l'humain à travers le texte.

— **On ne dit pas assez, par exemple, que le récit des rois mages n'est pas historique.**

— Il faudrait le dire plus souvent et rappeler qu'il s'agit d'une allusion au Livre des Nombres où il est question d'une étoile née dans le ciel. Il faut faire un effort pour comprendre, et alors chacun peut y trouver de quoi se nourrir spirituellement. Dans ce but, nous organisons des sessions bibliques. Les catholiques ont un retard à rattraper et certains protestants ont peut-être une ardeur d'avance sur nous à ce sujet. J'ai l'impression d'une très grande ignorance de la foi, ce qui explique que de moins en moins de gens croient.

— D'où vient votre vocation ? Comment a émergé cette envie de rejoindre un monastère ?

— Le terreau familial a été important et, pour cela, j'éprouve beaucoup de gratitude à l'égard de mes parents. Je ne m'attendais pas du tout à devenir religieuse, mais j'avais une grande soif de comprendre ma foi, de connaître ce Dieu en qui je disais croire. J'avais cette disposition intérieure d'ouverture à l'absolu et un tempérament un peu solitaire. Cela m'amenait peut-être déjà vers la vie contemplative. Un voyage en Terre sainte a provoqué le déclic. La rencontre avec le Christ là où il a vécu a été fulgurante. J'ai compris que ma foi n'était pas que dans ma tête, mais dans mes tripes, que c'était viscéral. Il a fallu du temps pour décanter cela. Un ami prêtre m'a aidée à cheminer, et cette idée de vie religieuse s'est imposée très fort et très vite durant ma dernière année d'études de philologie classique. Cet ami m'a suggéré de m'intéresser à la vie monastique et d'aller voir ici et là, notamment à Hurtebise. J'ai été littéralement aspirée par ce lieu.

— Cette année, cela fera trente ans que vous êtes entrée au monastère. En quoi consiste votre vie de moniale ?

— La prière communautaire est au centre et prend du temps et de l'énergie, de même que la prière personnelle dans le cœur avec Dieu. Elle est le centre qualitatif de nos journées. Autour, ce sont le travail, la vie communautaire et fraternelle, des temps de réunion, de rencontres, de partage. C'est essentiel. Comme hôtelière, pour moi, il y a aussi plus particulièrement les contacts avec l'extérieur.

— La vie religieuse constitue peut-être aussi, à certains moments, une traversée du désert, avec des périodes de sécheresse, de doute, de nuit noire parfois...

— Personnellement, je ne parlerais pas de sécheresse, mais de combat spirituel. J'ai la chance de ne pas avoir trop de doutes par rapport à ma foi en Dieu. Si j'ai des combats à mener, c'est dans la persévérance et la fidélité de ce qui est à accomplir au quotidien. Comme responsable de l'accueil, je dois faire face en permanence à énormément de demandes. Il faut essayer de garder l'équilibre entre, d'une part, la vie intérieure nourrie par le silence et la prière, et, d'autre part, l'appel de l'extérieur qui me sollicite de trente-six manières et pourrait me distraire de ce travail qu'il me faut réaliser avec Dieu. J'ai une vie passionnante, tout sauf ennuyeuse.

— Chacun peut avoir une définition différente de Dieu. En quel Dieu croyez-vous ?

— Je crois au Dieu qui se révèle dans la Bible. Il est un Dieu exigeant qui me met au défi de le chercher, même quand, à travers divers auteurs et dans certaines circonstances, il semble apparaître violent, vengeur, juge sévère. Mais lorsque, dans le texte, on cherche à trouver quelle est sa justice, on fait de belles et heureuses découvertes. À force de lire le texte biblique, j'en suis imprégnée, et ma réflexion sur Dieu est portée par cette lecture. Je crois à ce

Dieu de la révélation biblique parce qu'en même temps, cette lecture résonne en ma conscience. Je le ressens alors personnellement en moi.

— Et ce Dieu révélé apparaît alors comment ? Amoureux ? Apaisant ? Pardonnant ? Compagnon ?

— Tout cela, et aussi immense, dirais-je. Moïse demande à Dieu : « *Quel est ton nom ?* » Et Dieu répond : « *Mon nom, tu le découvriras dans la mesure où tu marches avec moi.* » Dieu n'est pas quelqu'un que l'on peut fixer une fois pour toutes dans une définition. Il se révèle être avec nous. C'est peut-être cela son principal nom : avec nous. Pas au-dessus, pas écrasant, mais avec nous dans ce que nous avons à vivre et qui veut que nous ayons notre part dans cette alliance.

— Dieu, le reconnaît-on aussi dans le quotidien, les rencontres, de manière surprenante parfois ?

— Oui, bien sûr. J'ai en mémoire le jour où l'avocat Michel Graindorge séjournait chez nous. Des réfugiés d'Ouzbékistan, envoyés par le CPAS de Saint-Hubert, étaient également présents et, au repas de midi, ils se sont fortuitement retrouvés à la même table. Ces réfugiés parlaient russe, leur fils connaissait un peu d'anglais et, par hasard, une dame belge qui parlait russe était à leurs côtés. Ainsi, ils ont pu dialoguer et Michel Graindorge s'est proposé pour être leur avocat. Certains pourraient voir dans cette histoire un clin d'œil de l'Esprit.

« Il faut parler plus intelligemment des textes bibliques. »

— Mais parfois, certains ont l'impression que c'est silence radio quand ils appellent Dieu...

— Oui, je rencontre beaucoup de gens qui me disent cela. Je leur réponds que Dieu n'est pas le magicien qui va résoudre tous nos problèmes, mais celui qui marche avec nous dans nos épreuves. Parfois, j'ajoute, pour ceux qui sont chrétiens, que la vie, l'attitude de Jésus peut être inspirante, aidante. Et, pour tous, que la réponse est à chercher patiemment en soi. L'écoute, le temps partagé amènent souvent mon interlocuteur à un niveau plus bas que la souffrance, dans l'être profond, et lui apportent un certain apaisement.

— La parole chrétienne semble devenir de plus en plus inaudible dans notre monde moderne. Le terreau chrétien n'est plus qu'une mince couche. L'Église ne doit-elle pas parler différemment de Dieu ?

— Je pense qu'on est tous responsables. Il faut comprendre en quoi nous croyons, approfondir l'intelligence et l'expérience de la foi, qui ne sont pas qu'une affaire de prêtres ou de religieux uniquement chargés de distribuer des sacrements.

— La vie monastique n'attire plus beaucoup de monde. Certains monastères sont proches de la fermeture. Est-ce inquiétant ?

— La diminution spectaculaire des vocations religieuses n'est pas spécifique à la vie monastique, mais concerne toute l'Église. Peut-être que de nouvelles formes de vocations doivent naître et qu'il ne faut pas reproduire le passé. Si des communautés doivent fermer, ce n'est pas nécessairement une mauvaise nouvelle. Dans l'histoire de L'Église, il y a eu des hauts et des bas. Nous aimerions que la spiritualité bénédictine dure des siècles et des siècles, mais seul le présent nous appartient, pas le futur. ■